

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain MAQUIGNAZ

Croquis

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1960, tome 58, p. 95-99

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CROQUIS

Je ne puis pas dire si ce fut en 1915 ou en 1916. Un habitant d'Allesse s'en était allé en Espagne pour y chercher meilleure fortune. Ayant trouvé celle-ci, il fonda des messes à dire un dimanche sur deux dans la chapelle de son village natal, qui était aussi le mien. Auparavant, pour accomplir le devoir dominical, il fallait se rendre à l'église paroissiale de Collonges, ou à celle, un peu plus proche, de Vernayaz. Soit dit en passant, il y avait alors plus d'Ales-sards le dimanche matin, sur les deux sentiers conduisant à la plaine, qu'il ne s'en rencontre aujourd'hui dans la chapelle, desservie tous les dimanches et fêtes de précepte...

Le premier prêtre que l'Abbaye de Saint-Maurice envoya là-haut pour assurer ce service régulier était d'une magnifique prestance. Il avait le visage noble, la carrure imposante. Je lui servis la messe ; il m'en imposait comme ne ferait pas, aujourd'hui, un cardinal. Puis nous fûmes, les mioches, réunis à l'école, où commença une leçon de

catéchisme. Le chanoine Julien Fumeaux sortit de son gousset un « oignon » de dimension respectable et se mit à nous expliquer que cette montre au mouvement parfait n'aurait pas marché, si elle n'avait été faite par un horloger. Il enchaîna, disant qu'un homme, un oiseau, un insecte, un brin d'herbe, et même la matière inanimée, faite d'atomes et de molécules combinés selon des lois préétablies, avaient une constitution bien plus complexe et plus admirable que la montre, fruit du génie humain. Tout à coup il devint lyrique : « Et, mes enfants, si vous pouviez plonger vos regards dans le monde incomparable des astres, où chacun se meut par rapport à l'autre dans un ordre excessivement parfait — « excessivement » revenait sans cesse dans son langage pour désigner, non pas un excès, mais un superlatif — vous seriez confondus d'admiration. »

Rentré à la maison, je dis à ma mère :

— Ce prêtre n'est pas comme les autres. Au lieu de dire, comme le catéchisme : « Qui vous a créés et mis au monde ? — C'est Dieu ! », il tire sa montre et il prouve que Dieu doit exister.

A quarante-cinq ans de distance, je ne récusé pas ce jugement de mon enfance. J'ai eu quelques raisons complémentaires de trouver que ce prêtre n'était pas comme les autres, encore que les autres ne se ressemblent guère. Au premier contact, le chanoine Fumeaux s'était montré à moi tel que je devais toujours mieux le connaître. Il allait « per visibilia ad invisibilia », s'attardant avec complaisance aux choses visibles. Comme Descartes, qui était un peu son maître, il mettait cependant sa foi à l'abri du doute et il était assez méfiant de son rationalisme et de son plaisir à discuter, pour ne pas commencer sa somme théologique par l'objection classique de saint Thomas d'Aquin : « Il semble que Dieu n'existe pas ». Lorsque vous poussiez à bout l'une de ses théories pour le conduire dans les marécages

du scepticisme, d'un coup de barre il redressait l'esquif pour le ramener dans le grand courant de la foi et de la tradition que canalise l'Eglise.

En 1916, le chanoine Julien Fumeaux cessa de monter à Allesse, cédant la place au chanoine Pierre-Marie Rappaz. Lui-même était nommé professeur et aumônier à l'Institut Monséjour, à Aigle. Etant entré au Collège de Saint-Maurice, je le vis quelquefois en ces dix ans qu'il passa à Aigle, dans la maison où étaient éduquées des jeunes filles, parmi lesquelles se trouvèrent les héritières de quelques grands de ce monde. M. Fumeaux revenait à l'Abbaye pour les obsèques d'un confrère ou quelque solennité. On le voyait, le camail un peu de travers et à moitié boutonné, l'œil étrangement scrutateur sous le sourcil froncé, prendre place à son rang dans les stalles. Ou, encore, on le rencontrait à Vérossaz (Monséjour y possède une maison de vacances) aux jours de la belle saison, critiquant le travail d'une jeune fille qui dessinait un moulin. Tout en expliquant, il dessinait lui-même dans l'air, de ses deux mains, des lignes imaginaires, puis saisissait le crayon et corrigeait sur le papier une ligne réelle.

Il était fort expert à de tels travaux. Lorsque, en 1926, il fut nommé curé d'Outre-Rhône — l'église est à Collonges, mais la paroisse embrasse aussi Dorénavant, ma commune — il remplit la cure d'aquarelles qui étaient ses œuvres. « Ses œuvres », on ne saurait mieux dire, car il avait non seulement peint les paysages, mais encadré les peintures dans des baguettes de bouleau ou d'érable fendu, non écorcé. Lorsque, en 1951, lui succédera le chanoine Roger Gogniat — hélas ! trop tôt disparu — il sera fort embarrassé de ces reliques qui ne correspondent point à son goût. Je les eusse volontiers recueillies : les tableaux me plaisaient et ils avaient été les témoins de tant de bons souvenirs !

A Collonges, le chanoine Julien Fumeaux avait succédé à son cousin, le chanoine Joseph Fumeaux, qui s'était usé à la tâche au point d'en mourir. Si les théories de Taine sur la détermination de l'homme par la race, le milieu, le moment, en prennent un méchant coup, c'est bien ici. Ces deux cousins étaient aussi différents que deux hommes peuvent l'être. Ils n'avaient de commun que le nom, l'habit, le sacerdoce, le zèle, la vertu. Mais celle-ci se manifestait différemment : le premier était... comment dire ?... onctueux, canonial, ecclésiastique : il se serait mis en civil qu'on eût reconnu son état au pli de la bouche, au ton de la voix, à la manière de se frotter les mains. A part quoi, c'était un saint qui, souffrant du cœur, risquait la mort à tout effort physique, et montait néanmoins à Allesse pour qu'un malade ne mourût pas sans viatique. Sa vie fut très mortifiée.

Le chanoine Julien, lui, Dieu me garde de dire qu'il n'avait pas l'aspect sacerdotal ! Oh ! non : il aurait fait un évêque de grande allure. Mais il se trouvait à l'aise en toute situation. Vous l'auriez pris pour un alpiniste : et il l'était ; pour un savant : il l'était ; pour un chasseur : il l'était. Que n'était-il pas ? Toujours semblable à lui-même et à lui seul, il se faisait paysan avec les paysans, pâtre avec les bergers, bon avec tous : il était capable de se mouvoir dans le monde en détestant les mondanités. Champion valaisan de tir au pistolet, il se rendait à un concours en pays protestant avec sa soutane, sans même se douter qu'il pourrait susciter la curiosité. Je ne suis pas sûr qu'il n'ait pas fait là, sans savoir, une manière d'apostolat. On imagine assez quelqu'un qui ricanerait : « Oh ! le curé, viens voir comme il tire ! » La passe faite, ce quelqu'un aurait enlevé son chapeau : « Respect ! »

Ce qui était à l'antipode de sa nature : le snobisme, la parade. Respectueux de son état, de la hiérarchie religieuse, civile, militaire, il pouvait blaguer une ceinture violette, un gibus (« le prolongement du vide » disait-il), une casquette trop dorée. Il avait, devant le chiqué, une réaction d'homme sain et vrai.

Voilà que je parle d'un mort, d'un prêtre mort, sur la tombe duquel la dalle vient seulement de retomber. N'y a-t-il donc rien à dire de lui de plus haut, de plus significatif, que ces caractéristiques montrant un homme qui fut bien « lui-même » ? Caractère attachant, certes, mais n'avez-vous point d'autres mérites à célébrer ?

Je déteste de montrer les morts autrement qu'on les a connus de leur vivant. La piété commande de ne pas monter en épingle leurs travers, mais ne demande-t-elle pas aussi de ne pas user de l'hyperbole ? Je dirai encore que le chanoine Julien Fumeaux, capable d'outrance, était, malgré tout, un homme de mesure. Il est curieux que ce grand critiqueur ne m'ait jamais scandalisé. C'est que son âme transparaissait, et l'âme était bonne, Dieu sait combien ! Il y avait en lui une sorte de dédoublement : la critique était un exercice dialectique, comme le roman policier où le crime n'offusque que les faibles. J'ai entendu ce prêtre dire comment il aurait fallu faire tout ce qu'on n'avait pas fait, et comment il aurait fallu ne pas faire tout ce qu'on avait fait. Mais jamais je ne l'ai entendu proférer un ragot, médire bassement de quelqu'un. Son âme était à l'image de son aspect : droite, forte, saine. Il avait les pieds solidement posés sur la terre, mais cela n'empêchait pas que sa conversation fût dans le ciel.

Je savais que, devant la mort, il aurait une attitude ferme, une parfaite soumission à la volonté divine. Quelles que fussent les atteintes de l'âge et de la maladie, l'échéance fatale eut raison d'un corps destructible, mais elle ne fit subir aucune éclipse à une âme sereine et forte...

Une âme qui, pendant 57 ans, chaque jour, avec conscience, avec conviction, avec ferveur, s'était écriée : « Je monterai à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse ».

Sylvain MAQUIGNAZ

Courrier, 20 avril 1960.